

LITTÉRATURE CATHOLIQUE.

GRANDEURS DU CATHOLICISME,

PAR

M. AUGUSTE SIGUIER.

But de l'auteur.—Malaise de la société.—Nécessité de la foi.—Preuves par des faits—
 Corruption des nations.—Naissance du Christ.—Sa doctrine relève l'humanité.—
 Preuves par des faits.—Conclusion.

Prouver la supériorité des développemens apportés par le Catholicisme à l'humanité, dans l'ordre religieux, social et philosophique, tel est le but que se propose l'auteur du livre que nous allons examiner. La religion du Christ a divers ordres de preuves : au moment où l'esprit humain se glorifie avec une si orgueilleuse assurance des merveilles qu'il enfante tous les jours, il était opportun de lui montrer dans un vaste tableau, d'une part, les enseignemens de la révélation, l'influence de ces enseignemens sur toutes les notions qu'il possède, leurs effets dans l'histoire de la religion, de la société et de la philosophie ; et de l'autre côté, les doutes qu'il a opposés à la vérité, par lesquels il a obscurci sa lumière et rendu incertaine la voie de la vertu et du bonheur ; les absurdes notions qu'il a données de la divinité, les ténèbres qu'il a répandues sur tous les problèmes ; et dans la pratique, l'établissement de l'esclavage, des castes, la profanation des devoirs les plus saints, l'affaiblissement et la rupture même des liens de la famille, l'oubli progressif de toute morale ; en un mot, l'anéantissement complet de la dignité de l'homme, résultat de ses efforts à l'élever, par des moyens illégitimes, au-dessus de la place que lui avait assignée son auteur.

« Dominé sans doute par l'influence de mon siècle, dit l'auteur, je ne suis pas devenu catholique pour avoir pleuré comme avait pleuré l'Homère de l'Occident ; pour devenir catholique, j'ai cherché. »

Frappé de l'état général de malaise et d'anarchie qui rongé l'Europe, ce même homme qui, il y a quelques années, était allé droit à la démocratie, se demande si au milieu de tant de bouleversemens il y a quelque espoir de salut.

« L'Europe enfin périra-t-elle ou vivra-t-elle ?

« Nul doute elle vivra, mais comment vivra-t-elle ? c'est en descendant à la racine même du mal qui la dévore ; C'est en approfondissant les causes qui l'ont faite ce qu'elle est.

« Quelles sont ces causes ? il est facile de les signaler ; l'Orient procède de trois hommes, de Machiavel, de Luther et de Descartes.

« Or, Machiavel a provoqué le despotisme politique, Luther a provoqué le despotisme religieux, Descartes a provoqué le despotisme spéculatif ; Machiavel, Luther et Descartes ont donc failli. » Despotisme politique, religieux, spéculatif, telle donc la triple plaie de l'Europe. Où est le remède ? Il ne se trouve pour l'humanité que dans un triple affranchissement ; mais cet affranchissement, l'homme seul ne peut se le donner. Il faut qu'une force supérieure descende vers lui et brise les chaînes de la tyrannie, de la superstition, de l'erreur, pour que l'homme s'élève à la hauteur de ses destinées. Cette tâche, Dieu se l'est réservée ; mais pour que Dieu agisse sur l'homme, il faut qu'il se manifeste à lui d'une manière certaine, positive, irrécusable ; sans quoi, l'homme pourra toujours craindre de confondre la lumière divine qui le conduira au bonheur, avec les fausses lueurs qui l'ont tant de fois égaré. Dieu devra donc se manifester extérieurement par des actes, et ces actes ou il les accomplira lui-même directement, ou il les confiera à des envoyés choisis pour ce ministère. Position terrible pour l'orgueil humain ! il voit ce que l'auteur de toute existence, le principe de toute vérité, le centre de tout bonheur, lui promet de développement, de science et de félicité ; mais pour participer à ces biens, il lui faut avouer son impuissance à les conquérir de lui-même, et il recule devant une pareille humiliation. Il préférera le doute, l'ignorance, l'erreur même, à la pure clarté dans laquelle il eût contemplé la solution de tout ce qu'il désire savoir. Voulant tout comprendre par lui-même, il rejette l'appui de la foi, ne songeant pas que, depuis trois mille ans, une sentence répétée plus tard par une bouche divine a été pro-

noncée : que l'on ne peut rien comprendre si l'on n'a pas la foi ; mais vainement l'homme se débat-il contre la nécessité de croire, la foi le poursuit partout, l'oblige à ployer sous son joug, alors qu'il est le plus fier de l'avoir brisé.

« Là même où les hommes semblent appartenir le plus à la raison, à la philosophie, ils n'appartiennent éminemment qu'au principe de la foi... ; là même où l'on semble n'obéir qu'au visible, on n'obéit malgré soi et en dépit de soi qu'à l'invisible et au surnaturel.

« Mais Dieu est un. La révélation, qui ne peut être qu'une inspiration de Dieu, est donc essentiellement une, dans son esprit, dans son point de départ et dans sa fin.

« La foi, pour être normale, ne peut et ne doit donc s'appliquer qu'à une seule et même religion, à une seule et même révélation.

« De plus, Dieu n'est, qu'à la condition d'être souverainement bon, souverainement juste. Or, Dieu ne serait ni souverainement bon, ni souverainement juste, s'il avait réservé à l'homme des derniers siècles un avantage capital qu'il aurait refusé à l'homme des premiers âges ; donc, la révélation qui est l'avantage le plus capital des sociétés, ne peut être une œuvre à consommer dans l'avenir ; elle ne peut, elle ne doit être qu'une œuvre accomplie dans le passé.

« Or, l'humanité est une, nous le répétons ; le système de forces ou de facultés de tous les peuples est donc exactement le même que celui de l'individu ; mais l'individu ne peut avoir de loi religieuse que par révélation et par tradition : l'humanité n'aura donc de loi religieuse que par révélation et par tradition.

« En outre, l'individu et l'humanité étant un ils sont identiques quant à leur origine et à leur finalité. L'individu et l'humanité ne peuvent donc être dans la vérité que lorsqu'ils sont dirigés par une seule et même foi dans une seule et même religion, une seule et même révélation, une seule et même tradition. L'unité dans notre race entraîne nécessairement l'unité dans les moyens de nous développer, de nous instruire et de nous diriger.

« Le droit social ne peut donc dériver que d'une seule et même loi morale, dérivée d'une seule et même loi religieuse, dérivée d'une seule et même tradition, dérivée d'une seule et même révélation, dérivée par une foi unique d'un seul et même Dieu.

« Il n'y a donc qu'un seul droit social, qu'un seul droit moral, légitime, parce qu'il n'y a qu'une seule religion qui soit vraie. »

Tels sont les principes sur lesquels repose toute la pensée de l'ouvrage, tout ordre moral, scientifique, religieux, social, reposant sur Dieu, qui parle aux hommes par la révélation.

Cette règle posée, l'auteur passe à la vérification par les faits, et nous présente la double épreuve de l'action de la vérité et de l'action de l'erreur. Il nous déroule dans la série des siècles le tableau comparatif de la révélation et de l'erreur : l'une qui commence au berceau de l'homme, grandit avec lui jusqu'à la plénitude des temps, et verse sur la tente des patriarches, dans le tabernacle des Hébreux, dans les profondeurs du Saint des Saints, des lueurs qui firent pressentir l'éternelle clarté qui brilla sur le monde du haut de Golgotha ; l'autre, qui, sous mille formes, tyrannise les générations dispersées sur la terre, dissout le lien de la famille, façonne pour les peuples le joug des tyrans, forge les chaînes de l'esclavage, corrompt toute pensée par le doute, ou la superstition, ou le mensonge.

C'est d'abord Moïse, fils de Lévi, adopté par la fille du roi d'Égypte, élevé dans les sciences de Thèbes et de Memphis, préférant à la puissance, à la grandeur, l'opprobre de ses frères. Il va dans les déserts de Madian fortifier son âme par quarante années de méditations, revient par l'ordre de Dieu sauver son peuple, étouffe ses oppresseurs par des prodiges inouis, force le tyran à rendre aux enfans d'Israël une liberté que les flots de la mer Rouge l'empêcheront de reprendre, parle avec le Seigneur au milieu du tonnerre du Sinaï, et en rapporte une loi gravée sur la pierre par un doigt divin, et passe un demi-siècle à façonner une nation grossière, charnelle, ignorante, à des devoirs mieux compris, à la morale la plus pure, au culte le plus sublime, et à des mystères dont il conservait les figures et les ombres.